













Le cinéma, certes, ne se fait pas seul : il faut des collaborateurs et des financements. Mais le cinéaste amateur, outre qu'il paie de sa personne, met volontiers la main à la poche, producteur à son tour amateur. Rien de ce que nous écrivons ici n'est vraiment raisonnable. Mais tout est arrivé. La figure de l'amateur est donc flottante, entre l'inconscience et le calcul, dans cet entre-deux de l'aventurier, de l'explorateur, celui à la fois qui ne sait pas résister à son désir et qui ne sait pas exactement quoi en faire.

Arrêtons-nous un instant sur ce trouble qui affecte la pratique de l'amateur davantage sans doute que celle du professionnel. Je le disais d'aimer : créer n'est pas non plus chose simple. Créer si peu que ce soit, si faiblement que ce soit. Il s'agit toujours d'un geste sacré : ajouter un bout de monde aux bouts de monde déjà là. Nulle emphase ne convient pourtant. Sans le savoir, sans s'en douter, sans le vouloir souvent, nous créons non pas tant notre monde intérieur à chaque instant renouvelé, à chaque instant menacé, que cet unique monde que nous habitons avec tous les autres. Là, commencent les difficultés. Tout est fait, nous le savons bien, pour nous séparer toujours davantage. Par peur panique de toute coalition, le système économique-idéologique qui nous domine a répandu l'isolement, multiplié les solitudes, défait les faibles liens qui nous tenaient encore les uns aux autres. Cela s'est produit en France après le massacre des Communards. À vingt ans de là, en même temps que les usines s'acharnaient à plier les masses ouvrières à leurs horaires de fer, le cinéma s'inventait et les frères Lumière, dans une inspiration d'artisans-entrepreneurs, fixaient le prix de la séance de cinéma et le principe de la projection devant un public là rassemblé. À première approche, le cinéma apparaît comme ce qui appelle le nombre et joue le jeu des masses ; on sait pourtant qu'il n'en est rien, que chaque spectateur se retrouve seul au milieu des autres : les frères Lumière ont inventé cette chose paradoxale que la séance collective se nouait d'adresses singulières à chacun des spectateurs, engagé dans sa singularité. On ne peut pas en dire autant de la chaîne à l'usine. Au cinéma, le groupe est fragmenté mais cette fragmentation renvoie à l'originalité de chacun, pris en particulier. J'y verrai bien volontiers la sortie du taylorisme et un renversement de sens du « chacun pour soi » : ce n'est plus tous pour le patron, tous pour un : c'est donc un pour tous. Telle serait la devise de l'amateur. On ne lui demande rien, on ne lui impose rien, il donne, il livre, il offre. L'envers du marché, l'envers aussi de l'exploitation.